

Je dis tout

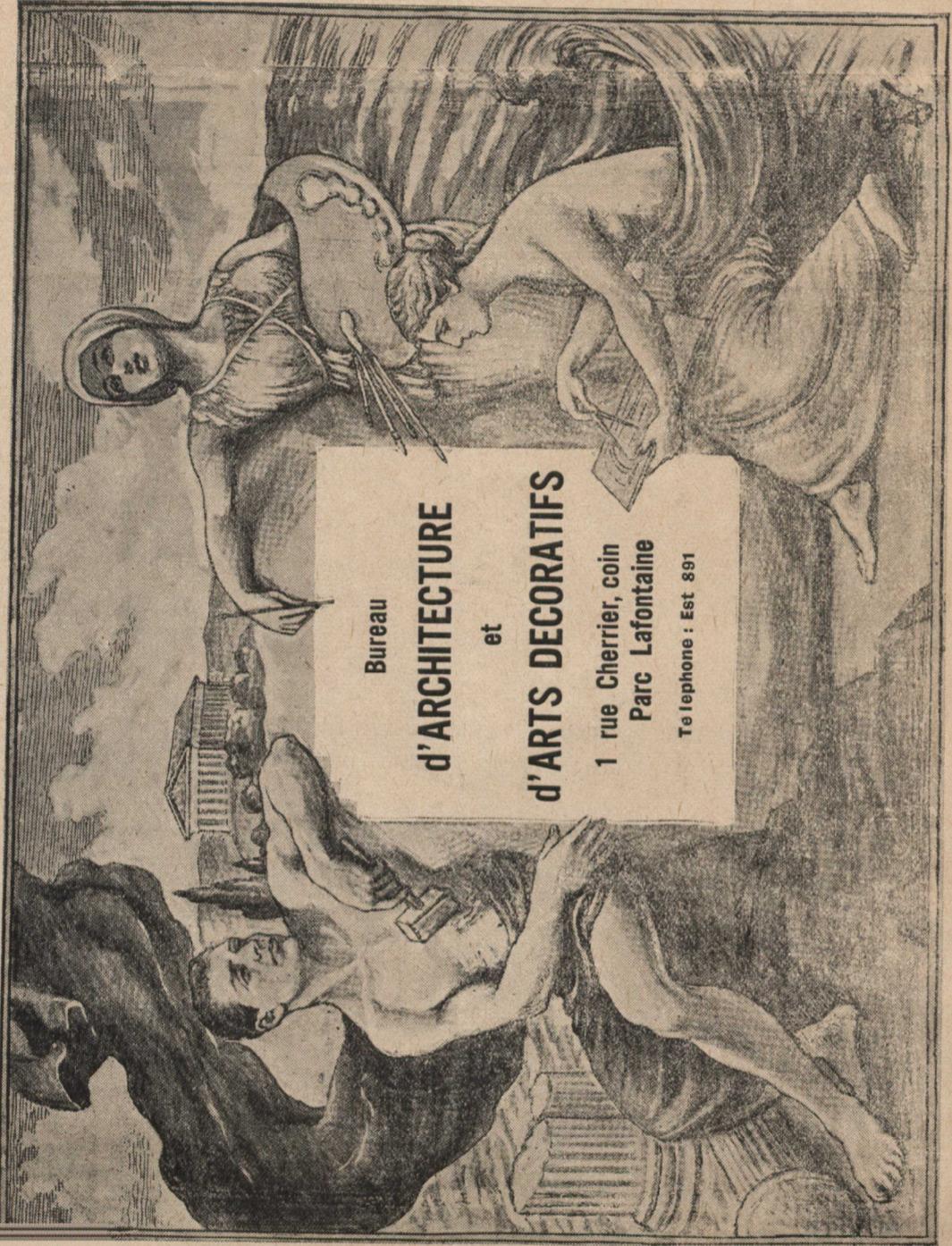
Parait le 15 de chaque mois.
DIRECTEUR: JOS. ART. GODIN.

Cette revue décline toute responsabilité
quant à la teneur des
annonces.

Administration: 1, RUE CHERRIER, COIN
PARC LAFONTAINE, MONTREAL.
Téléphone Est 891.

LE NUMÉRO.....	5 cts.
Abonnement (CANADA.....)	50 cts
(ETRANGER.....)	70 cts





Bureau

d'ARCHITECTURE

et

d'ARTS DECORATIFS

1 rue Cherrier, coin
Parc Lafontaine

Te lephone : Est 891

**Le Bureau
d'Architecture
et
d'Arts Decoratifs**

Procure toutes sortes de plans, dessins et devis.

Prend part a tous les concours.

1 rue Cherrier, coin Parc Lafontaine

Telephone : Est 891

L'Oncle de l'Europe



Morigenant son neveu d'Allemagne,

(Dessin fait en février dernier)

ENTREVUE ROYALE

Dans la dernière entrevue, à Berlin, de l'oncle Edouard et de Guillaume son neveu, celui-ci, brusquement, entama la conversation.

—“Si vous avez, dit-il, des reproches à me faire sur ma conduite récente, je vous préviens, mon oncle, que vous perdrez votre temps. On a dit et répété à mon sujet que le silence est d'or, que trop parler nuit, etc.... Je ne sais pas me taire, c'est vrai ; il me faudrait, pour cela, votre flegme anglais lequel n'est pas mon fait, Dieu merci ! D'ailleurs, tout le monde sait ce que j'aurais fait depuis longtemps, si j'avais pu. Un critique d'Outre-Rhin a dit que j'étais ‘un caporal, un grand caporal, un parfait et achevé caporal, l'empereur et le dieu des caporaux, le caporal Hohenzollern, le caporal Lohengrin, que j'avais d'un caporal l'âme et les moustaches, et que j'étais destiné par état et par nature à faire la guerre.’” C'est pourtant vrai. Mais depuis vingt ans que je règne, l'ai-je faite ? J'ai fait de la poésie, de la peinture, de la navigation de plaisance, de la musique, de l'éloquence, de la voltige, de la sculpture, de la théologie, de la danse, tout excepté des guerres ! Pourquoi ? Est-ce que je sais, moi ?....

L'oncle Edouard qui, sans se départir de son tact habituel, écoutait, avec patience, son neveu, voyant que celui-ci s'arrêtait pour prendre haleine, en profita pour répondre doucement :

—“D'abord, calme-toi, mon neveu. Tu t'es fait du pouvoir monarchique une idée très avancée, et nous n'en avons encore qu'une conception surannée. Il faut, tout de même, marcher avec son temps. Tu vas trop vite et nous rétrogradons. Le modernisant, c'est toi ; le moyenâgeux, c'est nous. Tu n'aurais jamais pu vivre en ces temps pacifiques du XIème ou du XIIème siècle, quand les tueries et les batailles étaient encore inconnues. Aussi, voyons-nous qu'aujourd'hui tous les peuples sont avec toi, contre nous. Tu dois bien envier notre jeune ami le Czar, dont la dernière expérience, en Mandchourie, a obtenu un succès phénoménal, malgré que ses sujets l'aient mal récompensé en le reléguant au rang arriéré de souverain constitutionnel comme nous. La même affaire échut tout récemment à notre bon Sultan ; cela se fit sans effusion de sang, ce qui est regrettable, en Turquie, le pays le plus avancé de notre vieille Europe. Il y a encore, en Orient, cet excellent Shah qui est en train d'encourir la même humiliante aventure. Là, la chose ne se fera probablement pas sans le chahut révolutionnaire. Faut-il s'en étonner ? la Perse est en Asie, et chacun sait que, des cinq parties du monde, l'Asie est aujourd'hui la plus civilisée.

Ici Guillaume interrompit Edouard, lui promettant de suivre à la lettre ses conseils, et planta là son oncle pour aller passer en revue un régiment de hulans.

ANATOLE QUEVILLON.

Une main doit savoir
accueillir.



Et l'autre doit sa-
voir repousser.

Croqué sur le vif par Emile Vézina.

Ce que s'est attiré le frère de M. le recorder Weir,
la semaine dernière au Parlement
de Québec

“Et M. Bourassa lit une lettre où M. Weir déclare formellement que nos relations avec la Grande-Bretagne doivent être les mêmes qu'avec l'Allemagne ou n'importe quel autre pays.

“Et voilà l'homme qui me dénonce, s'écrie-t-il, moi qui ne suis jamais allé aussi loin que lui, moi qui suis toujours resté le champion des institutions britanniques. L'accusation de fanatisme anti-impérial, elle est le fait d'hommes comme celui-là, qui, pensant comme moi au fond de leur cœur, m'en félicitant même dans le secret, n'ont pas le courage de formuler tout haut leur pensée, et me dénoncent, dans l'espoir d'en tirer quelque bénéfice politique.

“Pourquoi M. Weir n'a-t-il pas eu le courage de dire alors, en public ce qu'il m'écrivait?

Mais non! Il n'a le courage de parler qu'à ses heures, lorsque, par exemple, comme à Hamilton l'autre jour, il est loin du théâtre de son action quotidienne et que, passé les frontières de la province, il dénonce ce régime funeste du patronage que tout le monde flétrit, mais qu'il pratique et dont il bénéficie chez nous.

“Ah! il m'accuse de mépriser mes compatriotes parce que je n'hésite point à dire de rudes vérités. Mais que disait-il à Hamilton? Il dénonçait la servilité des députés, de ceux qui l'approuvent ici, il dénonçait la corruption des électeurs et il allait jusqu'à dire que la corruption est rendue à un tel point que les femmes mêmes, les mères de famille, vendent le droit de suffrage de leurs maris.

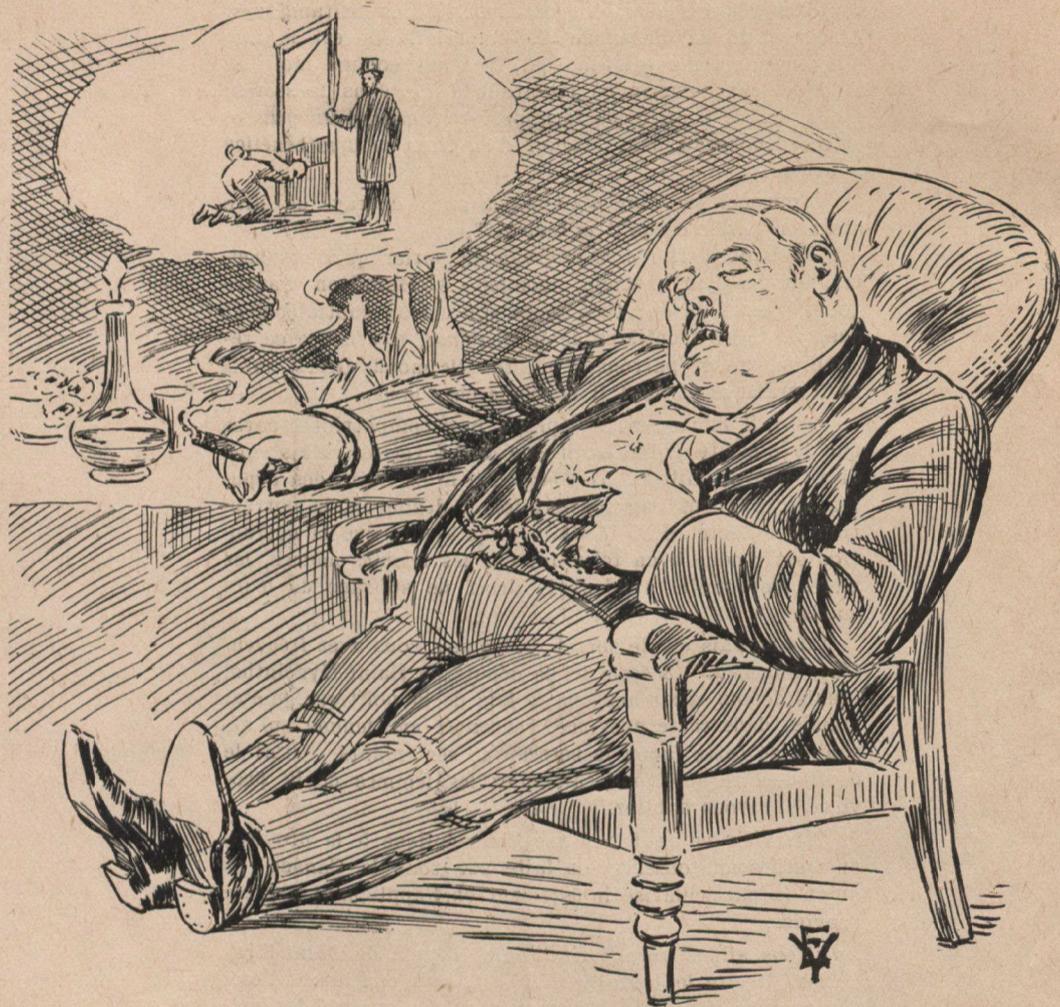
“Je ne sais quelle sortes de femmes vous avez fréquentées, monsieur”, s'écrie ici le député de Saint-Hyacinthe, “mais depuis vingt ans que je fais de la politique, je n'ai jamais, dans cette province, rencontré une femme qui ait souillé de cette façon le berceau de ses enfants. J'ai le droit de dire que vous calomniez les femmes de la province que vous habitez.”

“M. Weir ne veut pas que l'on applique à la province de Québec une observation faite sur tout le Canada et qu'on la particularise injustement en l'appliquant à cette province.

“Nous allons voir!” riposte le député de Saint-Hyacinthe. Il cite le texte de M. Weir, puis conclut: “Voici vos propres paroles! Vous n'en avez pas excepté les femmes de notre province, mais l'eussiez-vous fait que je me refuse à croire que les femmes d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et des autres provinces anglo-protestantes, vos compatriotes et vos coreligionnaires, soient tombées au degré d'ignominie que vous dites!”

“Une salve d'applaudissements partie des tribunes et vite réprimée par le président, salue cette violente apostrophe.”

Ceux qui rêvent: I



Le monopoleur qui rêve que jadis on l'eût guillotiné.

LA MUNICIPALISATION DE L'ÉCLAIRAGE

Pourquoi ne pas laisser la Montreal Light, Heat and Power Co. continuer son monopole? Elle fut toujours si obligeante pour ses clients.

Un de nos échevins, — et pas le moindre, — disait récemment, en pleine assemblée du Conseil de Ville, qu'il fallait avoir des égards envers cette compagnie dont les actionnaires, après tout sont des électeurs ; il aurait pu ajouter : et quelquefois nos parents.

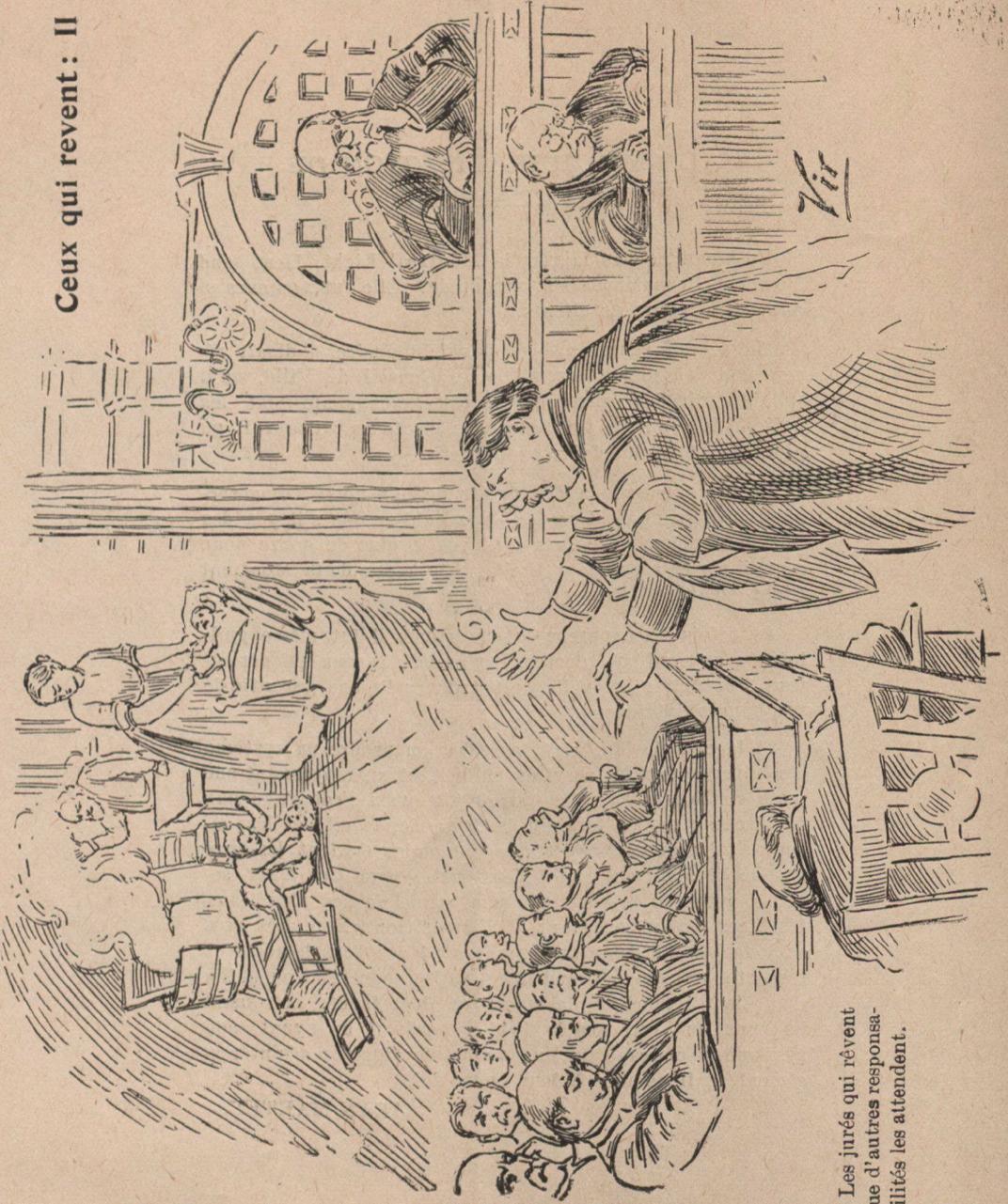
Cette compagnie a des droits de par notre Gouvernement provincial et il ne faut pas oublier que s'il y a des lois pour défendre le prêt d'argent à plus de douze pour cent, il n'y en a pas pour limiter les profits de la Montreal Light Heat and Power Co.

Autrefois l'accapareur fut malmené, il fut même guillotiné ; aujourd'hui, comme il s'associe à ceux qui détiennent l'autorité, le public doit trouver là une garantie de ses bonnes intentions.

Si la cité de Montréal possédait en propre un système d'éclairage pour les services publics, et si, moyennant une juste considération, elle fournissait aussi l'éclairage aux particuliers qui en feraient la demande, la cité et les citoyens pourraient réaliser des économies égalant les profits de la Montreal Light Heat and Power Co. Mais serait-il juste de priver cette compagnie de ses plus beaux bénéfices, en lui suscitant de l'opposition? Non. Les gros actionnaires de cette compagnie sont des gens honorés et respectables, qui ne voudraient pas prendre un sou qu'ils n'auraient gagné à la sueur de leur front, et quand ils nous font dire que la Cité y perdrait en ayant son système d'éclairage, inclinons-nous devant leur désintéressement et fions-nous à leur bonne foi.

JEAN MARTEL.

Ceux qui revent : II



Les jurés qui révent
que d'autres responsa-
bilités les attendent.

POSITION LUCRATIVE

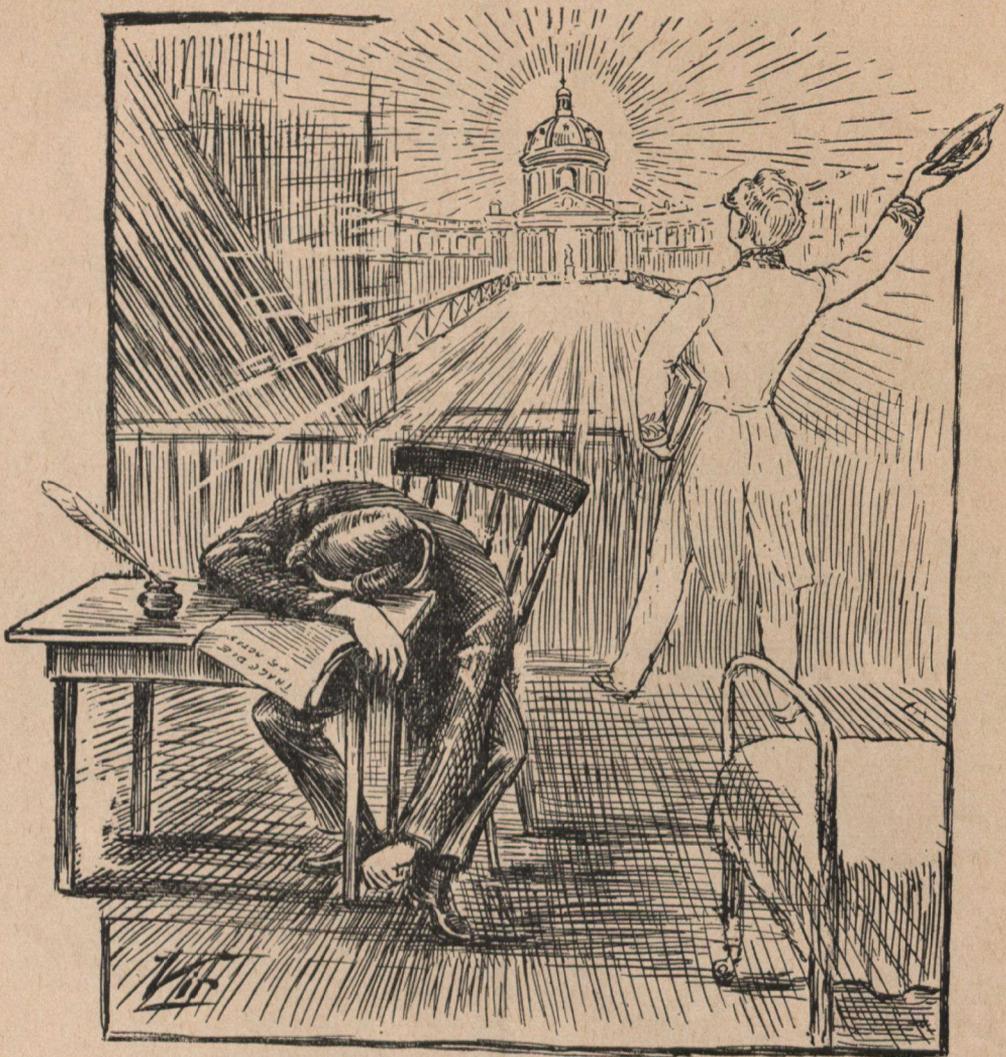
Pour des bagatelles, de nombreux témoins sont souvent appelés en cour. Une piastre par jour est généralement accordée à chacun d'eux. Les témoins sont mécontents et considèrent qu'ils perdent leur temps. Le bourgeois malgré, mais peut supporter cette perte ; l'ouvrier lui, qui d'habitude n'a pas d'avances, ne le peut pas : avec une piastre par jour, un homme ne fait pas vivre une famille.

Un salaire aussi élevé est payé aux jurés de la Cour criminelle. Ne soyons donc pas étonnés si parfois ils ont des distractions et pensent un peu à leurs affaires, lorsqu'ils comparent leur rémunération à celle du juge et à celle des avocats.

Mais ceux qui détiennent le record, ce sont les jurés devant le coroner ; ceux-ci ne sont pas rémunérés du tout, on se contente de les entretenir. Il peut arriver, pendant que ces jurés servent ainsi la société, que la famille souffre de l'absence de son chef, mais nos justes lois n'y ont pas prévu.

SEVERE PILON.

Ceux qui rêvent : III



Le jeune littérateur qui rêve que bientôt il sera fait académicien.

L'ACADEMIE FRANÇAISE AU CANADA

Poètes, historiens, romanciers, dramaturges, artistes, musiciens et savants canadiens, réjouissez-vous! Vous aurez bientôt votre Académie française, votre Institut des lettres, des sciences et des arts. Les gazettes l'ont dit, le gouvernement fera le reste: cela ne peut tarder. Notre premier ministre, M. Gouin, comme fondateur d'Académie, sera bien dans son rôle. Il m'a toujours fait penser à Richelieu dont il a le nez, la moustache et surtout le ventre. D'ailleurs, c'est facile: quarante immortels chez nous, la bagatelle! On trouve ça partout des Jules Lemaitre, des Anatole France, des Paul Bourget, des Richepin, des Rostand, des Poincaré!...

Mais le projet ne va pas sans difficultés. Chez nous, comme partout du reste, si vous voulez faire jouer certaines influences, fléchir certaines autorités, mettez-y tout l'art que vous voudrez, c'est de l'or qu'il vous faut, et malgré qu'on nous enseigne à prononcer ces deux mots comme s'ils n'en faisaient qu'un, n'allez pas croire qu'on se méprenne sur leurs sens respectifs. Le plus brillant poème est terne et les rimes les plus riches sonnent mal auprès du vil métal. Que faire alors?... Car enfin, ô poètes, artistes et savants, si dans vos mansardes, dans vos ateliers ou vos laboratoires se distillent souvent des philtres précieux, — élixirs superfins ou sonnets prestigieux, votre sorcellerie n'est pas de l'alchimie et, quoique philosophes, ce n'est pas vous qui trouverez la pierre philosophale.

En attendant, poètes, historiens, romanciers, dramaturges, artistes, musiciens et savants canadiens, réjouissez-vous! que des songes dorés enchantent vos nuits, pour vous faire oublier les jours sans pain, et traversez en rêve un chimérique Pont-des-Arts avec, sous le bras, le chef-d'œuvre rêvé — toujours! C'est ainsi que vous atteindrez, plus sûrement qu'autrement, au repos sans fin de l'immortalité, sous la coupole de gloire qui remplacera pour vous tous les châteaux en Espagne!

PIERRE PINSONNEAU.

LE QUALIFICATION FONCIERE



A ceux qui sont dignes, une providence est là qui reconnaît les siens en pourvoyant à leur qualification.

LA QUALIFICATION FONCIERE

La charte de Montréal exige de tout candidat à l'échevinage une qualification foncière de \$2,000. Les auteurs de la charte, tout comme nos échevins d'aujourd'hui, ont reconnu qu'une telle clause avait du bon.

On l'exige, cette qualification foncière, afin d'éloigner des échevins tout soupçon de vénalité. Il ne peut en être autrement, les taxes étant payées surtout par les propriétaires d'immeubles, cette qualification est une garantie de leur incorruptibilité, car ils paieraient eux-mêmes leur pot-de-vin.

A cela, des malins répondent: Qu'un échevin, par exemple, vende son influence et son vote supposons \$3,000, à cause de ce fait cet échevin verra ses taxes annuellement augmentées de $\frac{1}{4}$ de sou par année, s'il ne possède que pour \$2,000 de biens-fonds. Dans quel plateau de la balance, insistent ces malins, sera l'intérêt de cet échevin? entre la perte de $\frac{1}{4}$ de sou par année d'un côté, et de l'autre, l'acquisition immédiate d'un capital de \$3,000 et d'un revenu annuel de \$200?

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces sophismes; d'ailleurs, le non qualifié n'est pas à l'occasion, moins vénal que le qualifié, le pauvre veut autant acquérir une fortune que le riche augmenter celle qu'il a.

En ce monde il n'y a de sérieux que les gens ayant des biens-fonds.

Confier la chose publique à celui qui s'enrichit, quand autour de lui, les autres appauvrissent, voilà bien l'idéal! Celui qui comprend bien ses intérêts entend bien ceux des autres, et ces savants qui rendent à la société d'inappréciables services, sans savoir pour eux-mêmes amasser des biens-fonds, ne sont que des maladroits.

Et puis, pourquoi chercher des intellectuels pour l'Hôte-de-Ville? Il s'agit là de faire des affaires, et le meilleur homme d'affaires, c'est celui qui roule le plus de monde: "Business is business."

JEAN MARTEL.

DEUX CHEFS



En cabinet particulier.

CONFABULATION

(Deux chefs en cabinet particulier.)

Le Très Honorable Premier et le pas encore Honorable Borden qui ne s'étaient vus qu'à distance, depuis les dernières élections, se sont rencontrés ces jours derniers ; et, se gratifiant à l'envi de compliments délicats et de sourires ensoleillés, ont de suite engagé la conversation.

Le second ci-haut nommé parla le premier :

— « Mon cher Sir Wilfrid, depuis douze ans, tu nous chantes sur tous les tons que tu naquis sous une heureuse étoile, je crains, — Dieu me pardonne ! de finir par le croire, malgré notre habitude de différer d'opinion quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Peut-être me suis-je mis dans une mauvaise posture en me plaçant, à la Chambre, en face de toi. Heureusement que tu vieillis, autrement je risquerais de fournir la plus belle carrière de chef d'opposition jamais vue en ce pays. Nous, les bleus, avons encore raté notre affaire, l'an dernier. J'avais pourtant mis au jour assez de scandales ; enfin, la partie est remise. D'ailleurs, tu nous as promis de t'en aller, et ton départ sera mon avènement. »

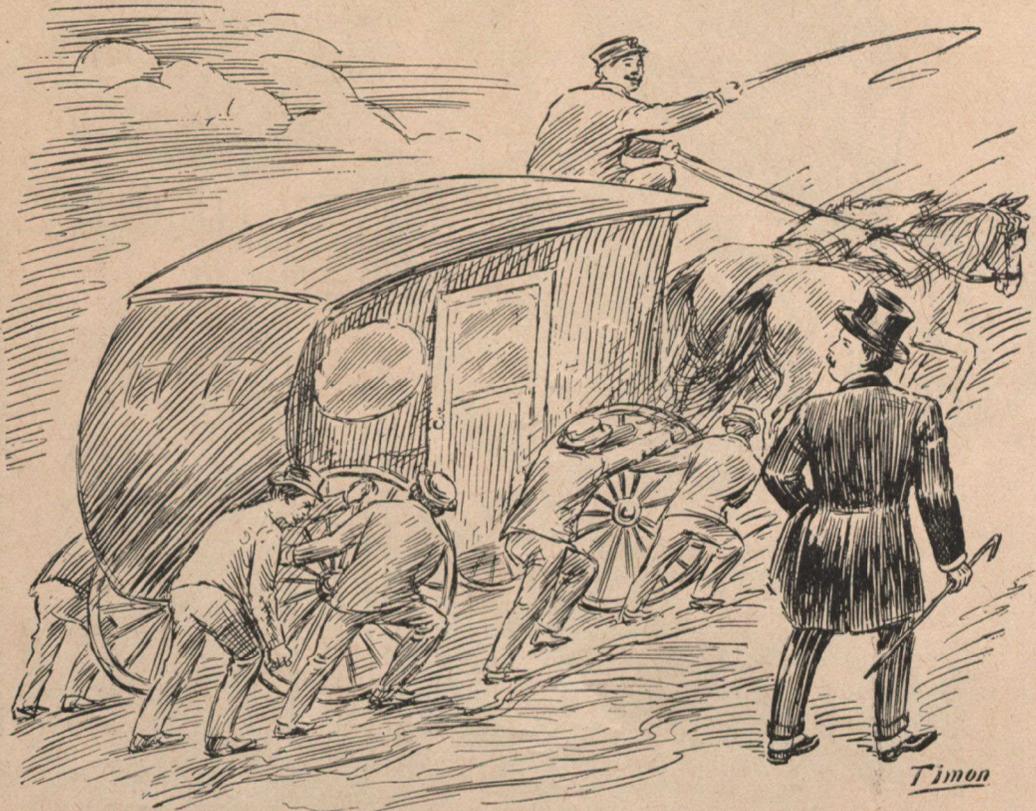
Le vieux premier ministre sur les lèvres de qui s'épanouissait un sourire, devint grave et répondit :

— « Mon cher Borden, entre nous, pourquoi ne pas être francs une bonne fois. Personne ne nous entend. Je te le dis tout bas : tu auras été la ruine de ma carrière et le désespoir de ma vie. Que le parti conservateur t'ait choisi pour mon adversaire, voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais. Quand tu te lèves en Chambre, tout de suite je me sens pris au piège de ta parole subtile, ou pulvérisé sous les foudres de ton éloquence. Mais pour parler un peu de ceux qui m'en voulurent le plus, on a prétendu que Tarte, par exemple, était un méchant homme : c'était en réalité un cœur d'or qui voulait le bien de tous et ne songea jamais à trahir personne. Blair, cet excellent homme, m'aimait tendrement, et Sifton aussi et beaucoup d'autres aussi. Maintenant si je considère un peu tes prédécesseurs, Tupper, malgré son grand âge, était un rude lapin : je porte encore les marques des coups qu'il m'a portés. Mais sir Charles à côté de toi n'était qu'une nullité ; *Bowell*, *Thompson*, *Abbott*, *Macdonald* lui-même, des nullités, te dis-je ! dont la postérité oubliera vite les noms, — tout comme le mien du reste, — quand ton grand nom, à toi, sera jeune encore de gloire et d'immortalité ! »

ANATOLE QUEVILLON.

La Mouche du Coche

Ainsi certains gens, faisant les empressés,
S'introduisant dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devraient être chassés.
LAFONTAINE.



Bureau de Contrôle

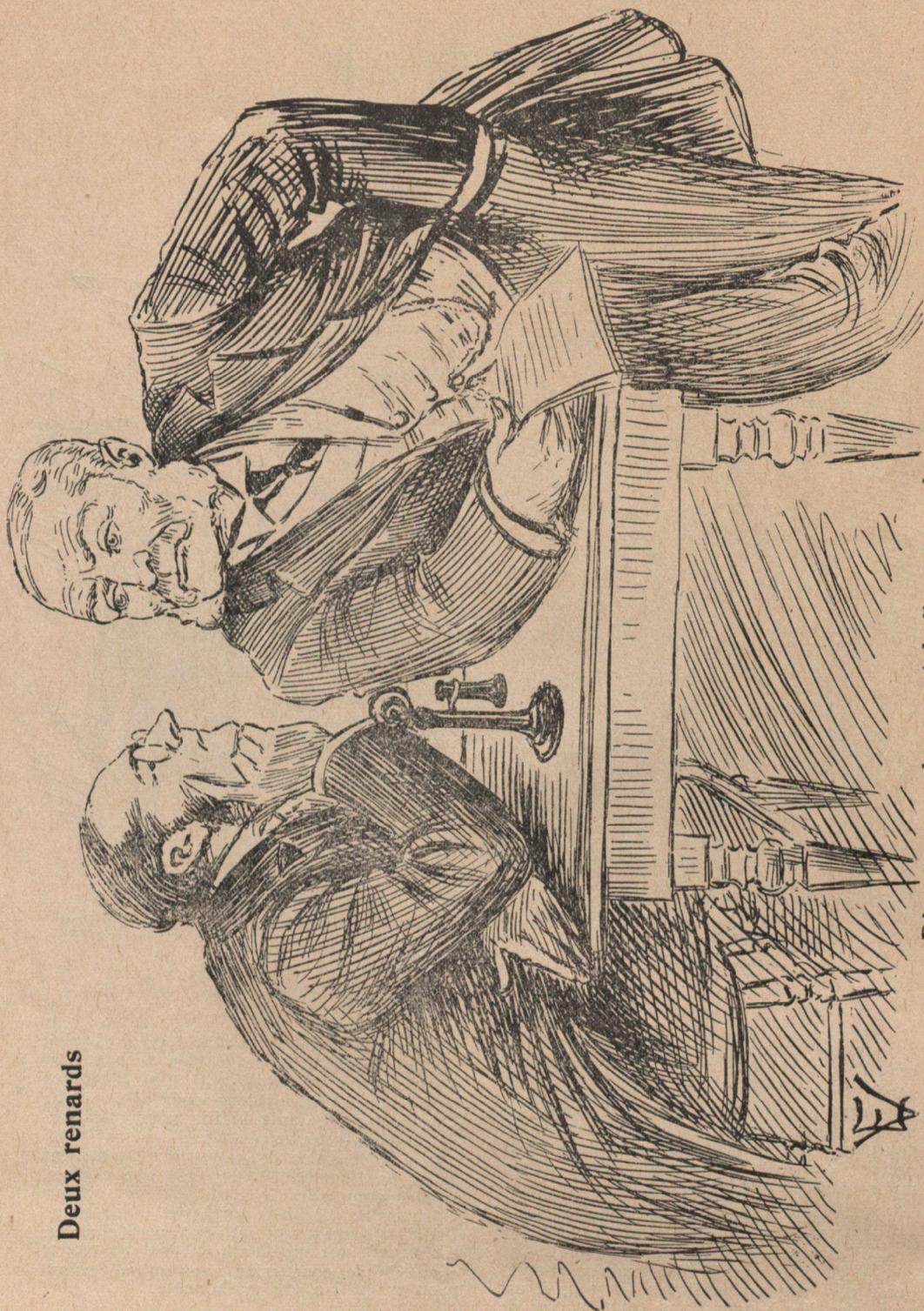
Ceux qui préconisent la création d'un Bureau de contrôle pour la Cité de Montréal, sont surtout ceux qui se croient dignes d'être des contrôleurs, et je n'en connais pas un seul qui n'accepterait la position ; sans doute par dévouement et uniquement pour obliger, car le salaire ne serait que de dix mille piastres par année.

A ces contrôleurs on demanderait aussi une qualification foncière. Il est entendu que celui qui n'a pu s'amasser au moins cinq mille piastres de bien-fonds ne saurait gérer nos affaires publiques. Il y a, il est vrai, des fils à papa dans cette sorte de qualifiés, qui ne savent que dépenser sans

jamais rien gagner ; mais notre foi absolue en l'atavisme nous garde bien de leur susciter aucune difficulté. Il y a aussi les grands héritiers de biens-fonds acquis par le "hoodlage", mais le fils n'est pas responsable des fautes du père.

Des compagnies de garantie répondraient aussi de l'honnêteté de ces contrôleurs, tout comme elles le font pour les agents d'assurance et les employés de banque. Pour la compagnie d'assurance le risque est grand, car quelqu'un ne peut se rendre coupable de concussion sans qu'on puisse prouver qu'il a été malhonnête.

JEAN MARTEL.



Deux renards

Discutant sur la sureté de l'argent en banque.

LE PLACEMENT DE TOUT REPOS

Il est établi qu'un des meilleurs moyens de mettre ses économies à l'abri est de les déposer dans une banque ; le revenu est faible parce que le placement est sûr. Sauf quelques rares exceptions où les officiers sont trop bons garçons, l'institution, (cela s'est déjà vu), fait faillite ou banqueroute.

Autrefois, — mais il y a de cela si longtemps! — de hauts officiers firent de faux rapports au gouvernement sur l'état de leur banque qui croulait: ils furent si sévèrement punis pour ces petites distractions, que la chose ne se répète plus, car quelques-uns d'entre eux, tout comme s'ils avaient cambriolé, allèrent au bagne d'où ils ne sortirent qu'après quelques semaines ou même quelques mois.

La force des banques réside surtout dans la discrétion dont elles font preuve.

Si un bon soir, l'envie prend au caissier de mettre la caisse dans ses poches, au lieu de la mettre dans les voûtes, la chose se passe sans éclat. Si un préposé à l'acceptation et un autre aux paiements s'entendent entre eux pour remplir des chèques et contrefaire la signature d'un déposant, l'un d'eux acceptant ces chèques, l'autre le payant, on n'en a guère vent. Une banque ne se vante pas du fait que son receveur et son préposé aux grands livres affirment qu'ils n'ont pas reçu un dépôt fait à la banque par un déposant venu sans témoin. La banque ne donne pas de reçu, elle n'entre dans le livre du déposant que des chiffres sans signature.

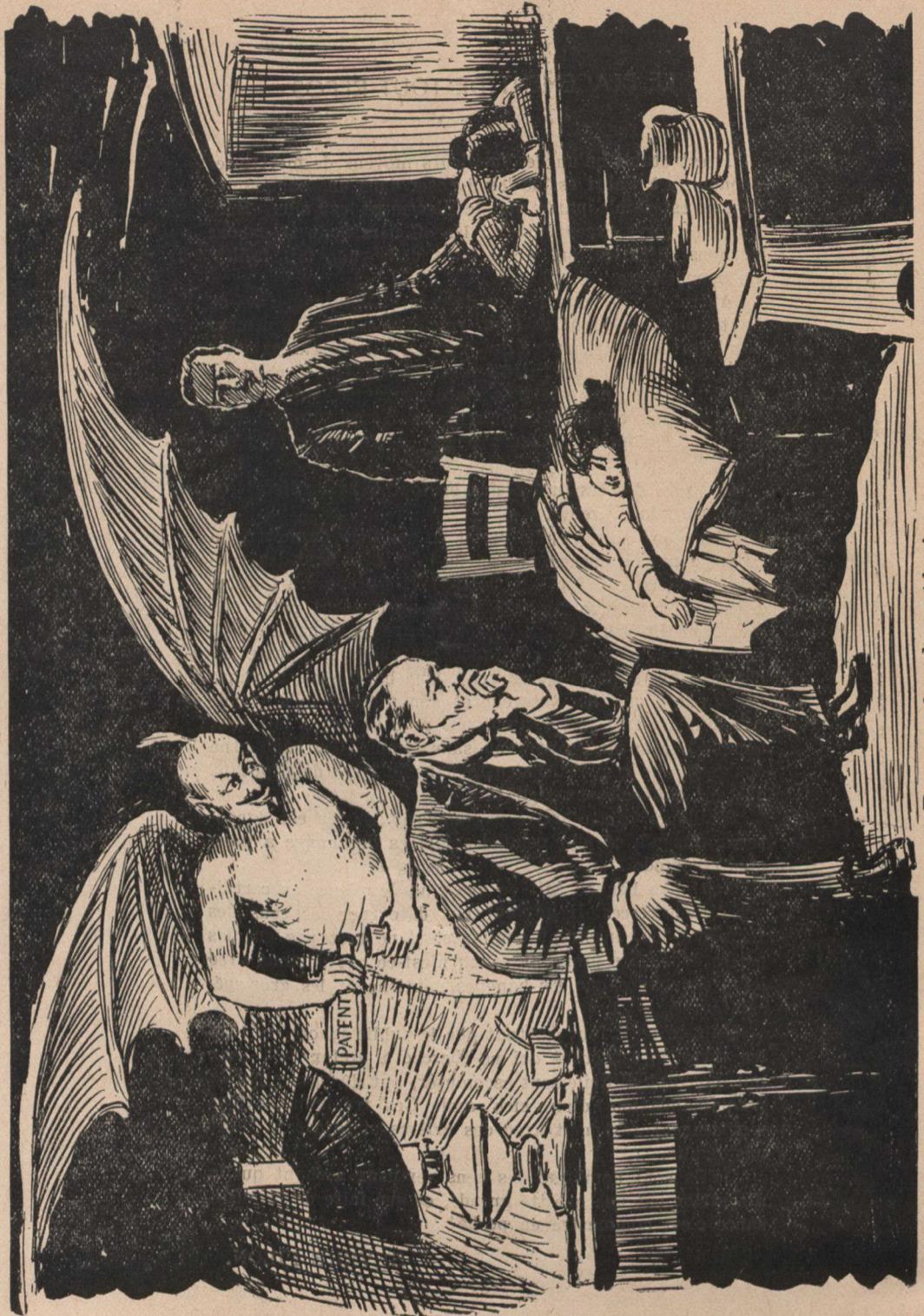
D'ailleurs, cela n'arrive pas souvent ; le jeu est dangereux. Jusqu'à ce jour celui des lettres de change a paru plus commode.

Non! une banque sait ce que vaut le silence en certaines circonstances. Il ne faut pas détourner les gens des lieux qui leur inspirent confiance. Il ne faut pas que les petits déposants prennent peur ; n'est-ce pas surtout avec leurs économies que les banques soutiennent les gros spéculateurs?

Mais ce qu'il faut surtout que le public ignore, ce sont les ruses de ce gérant qui ne cherche à prêter qu'à ceux qui, pouvant difficilement escompter, ont dû passer par la recommandation d'un sien ami. Ces recommandations s'obtiennent rarement avec des prières et le gérant n'est pas oublié.

Qu'ils sont nombreux les gens vertueux sachant que la discrétion est une qualité grande, et que faire de la médianse c'est commettre un péché!

SEVERE PILON.



Dans le dos du médecin

REMEDES VEREUX

Pères de famille, à l'heure où laissant le travail, vous regagnez la maison où vous attend, au souper, l'accueil joyeux des vôtres ; et vous, mères de famille, à l'heure plus douce encore où, sous la lampe, vous endormez votre enfant, le dernier, celui qu'on choie de préférence ; si l'on vous disait tout-à-coup qu'un danger terrible menace l'existence de cet être adoré, qu'il est là, comme un fauve prêt à le dévorer, vous regarderiez autour de vous et vous diriez : "Je ne vois rien ; que voulez-vous dire ? Où est le monstre dont vous parlez ?"

Tout le monde a lu dans les "Travailleurs de la Mer" de Victor Hugo, cette saisissante description de la pieuvre, céphalopode insignifiant d'aspect qui attend le marin sur les écueils. Après une énumération des armes offensives ou défensives que possèdent les êtres féroces, Hugo ajoute : "La pieuvre n'a pas de cornes, pas de dard, pas de pince, pas de queue, pas d'ailerons tranchants, pas d'ailerons onglés, pas d'épines, pas d'épée, pas de virus, pas de venin, pas de griffes, pas de bec, pas de dents. La pieuvre est, de toutes les bêtes, la plus formidablement armée." On pourrait en dire autant du monstre dangereux dont il est ici question. Plus redoutable que la pieuvre, il a l'apparence encore plus inoffensive d'une petite bouteille, mais cette bouteille contient une substance soporifique laquelle n'est souvent autre chose qu'un toxique violent. Hélas ! par l'emploi de ce médicament breveté, que d'enfants n'a-t-on pas "calmés" pour toujours !

Mais il en est d'autres plus dangereux encore, puisqu'ils s'attaquent à tous, grands ou petits. Tous ces neurasthéniques qui, par un régime approprié, sévère et constant, pourraient refaire leur santé chancelante, croient mieux faire en achetant ces poudres ou ces cachets, ces pilules ou ces capsules dont l'usage continu les conduit sûrement à l'abus et de l'abus à la mort. On n'en finirait pas s'il fallait passer en revue tous les malheureux ou malheureuses que les drogues brevetées ont tués ou rendus invalides pour le reste de leurs jours. Les journaux pourraient avertir le public, le gouvernement pourrait passer des lois protectrices. Mais pour des raisons tacites, il faut tenir en estime ces respectables fabricants, ces compagnies puissantes qui détiennent dans leurs innombrables tentacules les malheureuses victimes de l'ignorance et de la bêtise humaine.

PRUDENT PERILLARD.



Distinguo !

LE ZÈLE D'UN PASTEUR

Montréal a l'insigne honneur de posséder un homme, ou plutôt un pasteur protestant qui n'a jamais commis de faute. Evidemment, c'est un homme supérieur. Ministre de Dieu, il a reçu du Ciel l'ordre de livrer au bras séculier ceux qui ne se conduisent pas comme il le désire. Son cœur de pasteur saigne quand son devoir l'oblige de faire arrêter une femme qui a préféré, l'infortunée! gagner en deux ou trois heures ce que, par un travail manuel, elle aurait gagné dans une semaine en s'utilisant dans les tabacs de la manufacture McDonald. Aussi se plaint-on qu'il n'y a plus de servantes? Il sait que dans la Haute on ne pêche pas moins que dans la Basse; son âme tendre de pasteur souffre, mais il fait son devoir, ferme les yeux sur la Haute et les ouvre sur la Basse.

Ce qui est singulier, c'est que ce Révérend qui ne fait pas le mal, connaisse le mal jusque dans ses bas-fonds.

Il faut absolument qu'il y ait des nécessiteux et qu'ils soient le grand nombre pour servir les parvenus qui sont le petit nombre. C'est le devoir de ceux-ci, pour sauvegarder leurs droits, de tenir le grand nombre sous leur sujétion en lui donnant, au jour le jour, juste ce qu'il lui faut pour subsister.

Ce bon pasteur a compris ce qu'il faut faire. Ce n'est pas en procurant aux délaissés l'instruction et les moyens d'existence qu'on leur fait relever le front. Non. C'est la prison qu'il faut leur faire entrevoir, pour les maintenir constamment dans un état de crainte afin qu'ils obéissent et servent toujours les parvenus qui sont leurs maîtres.

O juste et équitable Révérend, vous qui avez en horreur l'hypocrisie et les égoïstes, vous méritez bien d'être révééré!

SEVERE PILON.



PREMIER NUAGE

Après un mois de mariage, au moment de quitter le boudoir pour un bal, un euchre ou une soirée quelconque ; alors que dans la glace, Monsieur donne un coup d'œil à sa cravate et que Madame ajuste ses gants, une petite querelle n'est pas de trop. Oh ! cela survient on ne sait comment, pour une remarque un peu vive, pour un mot bref, un rien ! — telle une éclipse partielle sur la lune de miel des nouveaux époux.

Alors on se tourne le dos, on fait semblant de chercher quelque chose, on culbute un meuble, on consulte sa montre... Ce n'est rien, vous dis-je ! mais ce léger nuage obscurcissant l'aurore du ciel matrimonial reviendra peut-être, sombre et lourd annonciateur des futurs orages qui troublent les âmes et dévastent les cœurs.

C'est qu'à l'amour qui passe il faut savoir encore joindre la tendresse et l'amitié qui demeurent.

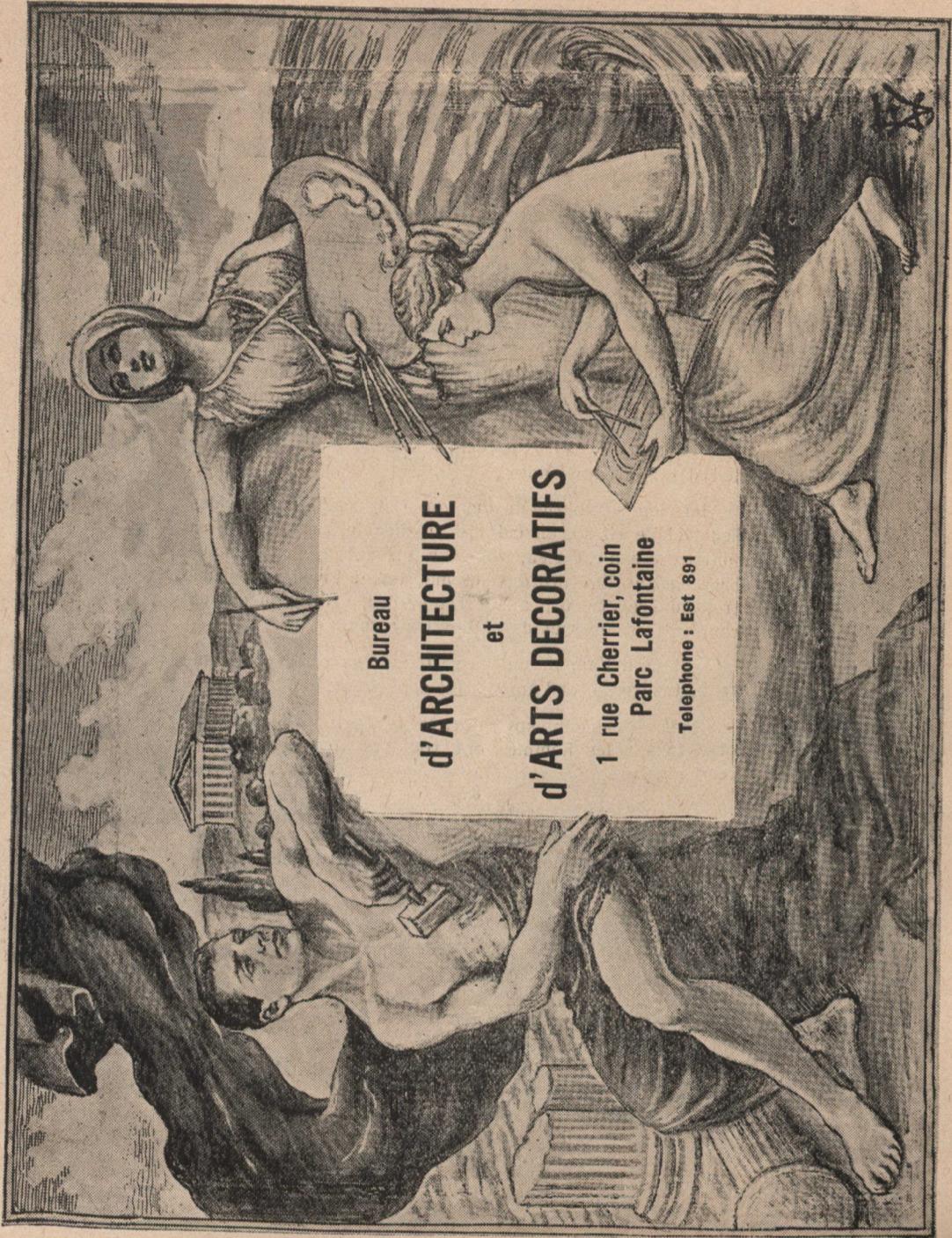
Allons, Monsieur, soyez brave ! C'était probablement votre faute : les hommes ont toujours tort. Revenez le premier ! Retournez vers elle vos yeux rassérénés, et avec

Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer,

effacez cette moue dédaigneuse de ses lèvres roses et ramenant le sourire aussi dans ses yeux, fredonnez ce couplet d'une très vieille chanson :

Quand vous boudez,
Vous n'en êtes pas moins charmante !
Quand vous boudez,
Ce joli front que vous ridez
Prend une grâce différente,
Mais vous n'avez pas l'air méchante.
Quand vous boudez !

PAUL BLONDEAU.



Bureau
d'ARCHITECTURE
et
d'ARTS DECORATIFS
1 rue Cherrier, coin
Parc Lafontaine
Telephone : Est 891

**Le Bureau
d'Architecture
et
d'Arts Decoratifs**

Procure toutes sortes de plans, dessins et devis.

Prend part a tous les concours.

1 rue Cherrier, coin Parc Lafontaine

Telephone : Est 891

Chantons !



“Lorsque tout est fini,
Quand se meurt v-o-o-o-tre rével...”

SALONS DERNIER CRI

Dans nos salons sévit une habitude, celle de faire chanter durant une soirée, toutes les personnes présentes. Rangées en cercle autour de la pièce, chacune attend son tour. Il faut se tenir prêt car c'est inévitable, comme le jugement dernier. Dans certains pays règne cet usage absurde de ne faire chanter que ceux ou celles dont on connaît d'avance les aptitudes vocales, ou encore l'on invite, pour l'occasion, un professionnel ou deux. Chez nous, le professionnel c'est "toute la compagnie".

—M. Tranchemontagne, c'est votre tour.

—J'ai le rhume, Madame.

—Vous dites toujours ça.

—Madame, je vous assure...

—Allons! ne vous faites pas prier. Montrez au moins votre bonne volonté.

Et ce dialogue continue jusqu'à ce qu'enfin M. Tranchemontagne s'exécute et vous lance un "Quand l'Amour meurt!" à faire mourir, en effet, tous les amours.

Généralement, le chanteur ou la chanteuse se colle au côté de l'accompagnatrice, en tenant ses deux yeux rivés sur le clavier. Mais d'autres sont moins «gênés», surtout quand c'est pour une chanson comique; et ceux-là sont encore plus épouvantables. Tournés vers l'assistance ils prennent des airs de triomphe et joignent à leurs braiements sinistres, les gestes les plus ébouriffants. D'ailleurs, les causeries allant leur train, personne n'écoute, excepté d'aventure, le petit de la maison qui, placé près du chanteur, les mains jointes, bouche bée et les yeux grands comme des piastres, assume à lui tout seul un rôle un peu forçant: celui de l'auditoire.

PAUL BLONDEAU.

Avant de s'occuper d'annonces, cette
revue a d'abord voulu s'introduire
par un premier numéro, afin d'être
appréciée à sa juste valeur.